



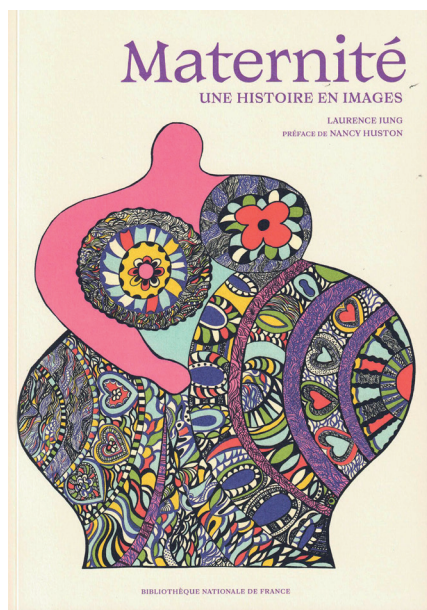
Lucile Piketty — TEXTE DE LAURENCE JUNG — NOVEMBRE 2025

On aurait pu penser que l'égalité de droit entre les sexes, les avancées du féminisme, l'avènement des « nouveaux pères » mais aussi l'extension des aides et des modes de garde, suffiraient à permettre aux femmes de mener de front carrière professionnelle et maternité. Et pourtant, Lucile Piketty constate que nombre de femmes artistes renoncent encore aujourd'hui à la maternité, comme si création et procréation s'excluaient l'une l'autre. Et effectivement, la reprise après la naissance a été plus difficile qu'elle ne le pensait : fatigue du postpartum, nuits sans sommeil, place en crèche obtenue tardivement, elle s'est retrouvée éloignée de son atelier.

Cette période, Lucile Piketty l'a mise à profit pour mûrir sa peinture, et trouver sa voie, tout en retenue et subtilité, alliance de tendresse et d'intranquillité. Pas de manifeste ou de revendication mais des questionnements intimes et profonds sur le lien entre art et maternité.

Les musées sont, en effet, remplis de ces représentations de mères avec leur enfant. Et pourtant que disent-elles vraiment de la vie des femmes ? On découvre une Vierge à peine accouchée en adoration devant son enfant, ou des femmes ménopausées comme Anne et Elisabeth devenues miraculeusement enceintes. Mais la vie intime des femmes, leurs relations quotidiennes avec les enfants qu'elles mettent au monde sont des sujets trop triviaux : pas de scène de guerre, pas de fait héroïque, pas de pouvoir.

Il convient de nuancer : l'enfant, hors représentations de la sainte famille, fait son apparition dans la peinture flamande de la Renaissance à travers les scènes de genre ou les portraits de familles. C'est surtout au XVIII^e siècle que l'on assiste à une floraison de petites scènes sentimentales qui ont lieu au sein du foyer : le goûter, la prière du soir, la récitation, des scènes de mignotage... Mais ces scènes sont toujours idéalisées, dressant le portrait d'une mère douce et tendre, épanouie dans son rôle maternel. Le XIX^e siècle, siècle bourgeois par excellence, consacre la mère au foyer et l'y enferme. Des siècles plus tard, des femmes artistes se sont emparées à leur tour du sujet pour en montrer toute l'ambivalence parfois avec violence.



Couverture du livre de Laurence Jung aux Éditions BnF

Après la naissance de son enfant, Lucile Piketty a cherché, comme elle a l'habitude de le faire, à s'inscrire dans une tradition picturale. Mais elle n'est pas parvenue à se reconnaître dans les vierges hiératiques ou en adoration devant leur "Enfant divin". La seule artiste qui l'a inspirée dans le genre pictural de la maternité est Artemisia Gentileschi, peintre de la Renaissance, une des rares femmes qui a traité le sujet à l'époque. Elle a peint une Vierge à l'Enfant très différente de ce que l'on voit habituellement : la jeune femme, au regard vague voire absent, exprime une extrême fatigue. C'est également ce qu'a éprouvé Lucile Piketty : l'épuisement, la sensation d'absence ou d'effacement.

La maternité lui a inspiré deux séries d'œuvres, en apparence très différentes mais qui se répondent en écho, l'une autour de la plénitude, l'autre, de l'absence.

La plénitude, tout d'abord, c'est évidemment le ventre rond de femme enceinte dont on aimerait percer le mystère comme tente de le faire la planche anatomique en arrière-plan de l'autoportrait, dont le titre sonne comme une litote : *Un discret séisme*.

L'absence, quant à elle, est paradoxalement suggérée par une nature exubérante et dépourvue d'humanité. La *Floraison de l'Arum Titan* n'est pas sans évoquer le monde onirique et inquiétant du Douanier Rousseau. La végétation tropicale est celle de la grande serre du jardin des plantes, où Lucile Piketty a assisté à la très rare floraison de cette fleur incroyable, gigantesque, qui ne fleurit que pendant trois jours et exhale à cette occasion une odeur de cadavre. La jeune mère s'est représentée sous la forme d'un visage masqué, relégué dans un coin de la toile et entouré de végétation, manière pour elle d'évoquer le vide qu'elle a ressenti après l'accouchement et peut-être sa difficulté à trouver sa place. Où en sera-t-elle de sa vie lors de la prochaine floraison ?



La végétation est un thème récurrent dans son œuvre. Dans un magnifique pastel en deux panneaux intitulé *Fin de soirée*, au sein d'un jardin enveloppant et mélancolique, des chaises vides et des bougies signalent une disparition.

Une série de tableaux représentant des intérieurs ou des architectures vides témoigne également de la perte et du temps qui passe : l'Atelier Poush d'Aubervilliers qu'il va falloir quitter, la chambre de son père dans une maison de famille qui a été vendue pendant que Lucile Piketty était enceinte. Vie et mort s'équilibrent, une génération remplace l'autre.

Qui vive ?

Un enfant bien sûr, un petit garçon adorable qui s'invite dans les tableaux de sa mère. Un petit garçon au pyjama squelette, comme un pied de nez à la mort, peut-être une référence au baroque mexicain, qui apparaît par petites touches dans les œuvres de Lucile Piketty, de même que les références à l'univers des contes de fées. On ne peut s'empêcher de songer aux danses macabres qui, de la fin du Moyen-Âge au XVIIe siècle, présentaient toujours une femme enceinte et un nourrisson fauché par la mort. La mort était indissociablement liée à la naissance. Heureusement, la mortalité infantile a considérablement baissé mais l'inquiétude maternelle, elle, n'a pas disparu.

Lucile Piketty est en effet toujours sur le qui-vive. Même lorsqu'elle dort au côté de son enfant, l'œil affleure sous la paupière grâce à la transparence que permet la peinture à l'huile. Une jeune mère ne peut dormir profondément. La gravure de Goya, *Le Songe de la raison produit des monstres*, prend ainsi un tout autre sens. Le monstre, c'est le danger qui guette l'enfant quand sa mère est endormie. La maternité est ainsi représentée dans toutes ses nuances et dans tous les sentiments qu'elle fait naître, sans idéalisation mais avec une grande douceur.

Laurence Jung, Novembre 2025



Lucile Piketty, *La Floraison de l'Arum Titan*, 2025, gravure sur bois et monotype sur papier japonais, tirage à six épreuves signées et numérotées, édition 1/6, 146 x 97 cm, Courtesy H Gallery, Paris